

Getty Images / Franco Ortelia.



Festival Thom Yorke, la voix et la tête de adiohead, sera au Zermatt Unplugged 46



Exposition Les tissus militants de Teresa Margolles 44



Jardin S'il pousse au chaud, le physalis est prodigue en fruits 51

Cultura



Laurence Deonna, dans le salon de son domicile genevois, qu'elle partageait avec son mari, mort il y a un an. «Il a été un soutien indéfectible.» Yvain Genevay

Laurence Deonna, une héroïne en colère

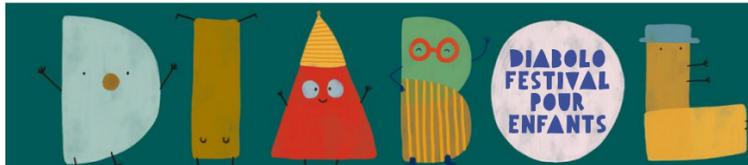
RENCONTRE «Libre!», proclame le documentaire que le cinéaste genevois Nasser Bakhti consacre à l'écrivaine, reporter de guerre et photographe. Ce film remarquable connaît un succès émouvant partout en Suisse romande. Entretien avec une grande dame.

ISABELLE FALCONNIER

À l'avant-première de «Libre!» le public n'en finissait pas d'applaudir, debout, ne quittant pas la salle, ovationnant son réalisateur, Nasser Bakhti, sa coproductrice, Béatrice Bakhti et surtout son héroïne, la reporter, écrivaine et photographe genevoise Laurence Deonna. Depuis sa sortie officielle dans les salles romandes, il y a deux semaines, 1500 spectateurs déjà ont vu le film. Les projections en présence du réalisateur et de la protagoniste affichent complet. Tous les jours, Laurence Deonna reçoit des messages ou même des cadeaux de spectateurs émus. Il y a quelques jours, aux Scala, à Genève, c'est un homme originaire du Yémen qui arrive avec un →

Publicité

Partenaire média



25-26 JUN 2022 BEAUSOBRE MORGES

Musique - Théâtre - Cirque
Contes - Ateliers - Jeux

DIABLOFESTIVAL.CH



→ châte précieux, la remerciant pour «tout ce qu'elle a fait pour son pays».

Dans la cuisine de son domicile genevois, au boulevard des Philosophes, Laurence Deonna est un sac de larmes en racontant la mort de son mari, Farag, il y a un an. Il était son amoureux depuis quarante-six ans, son mari depuis 1997. Covid oblige, elle était seule pour l'accompagner jusqu'à la fin. «C'était si dur.» Ils se sont rencontrés lors d'un cocktail à l'ambassade du Koweït. «Il était le plus beau de la soirée. Je suis tombée amoureuse folle de ce diplomate égyptien. Il a été un soutien indéfectible.» Laurence est fatiguée. «Une immense lassitude, née de la solitude. Je ne suis pas loin du bout de ma vie.» En face de l'entrée, une chambre soigneusement aménagée attend son ou sa locataire: elle n'a plus les moyens de payer seule son loyer. «Vous ne cherchez pas une pièce à louer?»

Héroïne de «Libre!», elle ne se considère pourtant pas comme une femme héroïque. «Il est vrai que j'ai fait des choses périlleuses. Mais de vraies héroïnes, j'en ai rencontré, des femmes qui traînaient des marmots sur les routes, des résistantes, des journalistes qui risquaient leur vie pour faire leur métier...» Elle est heureuse si son histoire peut toucher le public. «Mais je ne cherche pas à être un exemple. Je n'avais pas l'ombre d'un modèle quand je suis partie. Seule la figure de Rosa Luxemburg me parlait. J'en avais simplement marre de la société que l'on me proposait. Je ne voulais pas être ce qu'une fille devait être. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il faut se chercher soi-même, se demander ce qui nous manque, ce qui est important pour soi.» Ce film qui lui est consacré, elle l'a accepté à condition qu'il se fasse dans une sincérité totale. «J'ai toujours pensé que si jamais on faisait un film qui relatait ma vie, je dirais tout. Je ne voulais pas quelque chose d'évanescence, de fabriqué. Nasser a compris.»

Elle dit ainsi tout. L'enfance, dans la bourgeoisie calviniste genevoise, fille aînée d'un père éminent politicien libéral. «Ma mère avait un sourire à faire fondre une banquise. Mon père était tourmenté mais s'intéressait à nous, ses trois enfants. Il ne faut pas tout croire, nous disait-il. Il faut réfléchir.»

«Je ne cherche pas à être un exemple. Je n'avais pas l'ombre d'un modèle quand je suis partie.»

Laurence Deonna, écrivaine, reporter et photographe

Le film la montre se promenant dans l'ancien domaine familial maternel La Gara, à Jussy. «C'était le Grand Meaulnes, cette maison, cette enfance.» Elle ne cache rien des drames familiaux. Elle a 13 ans lorsque son petit frère de 7 ans meurt dans ses bras, suite à un coup de pistolet accidentel. «On n'en a plus jamais parlé en famille. C'était terrible de voir ma mère se cacher pour regarder les dessins de son fils perdu. Je n'ai plus jamais écouté le silence des femmes de la même manière.» Ses parents meurent quelques années plus tard dans un accident de voiture, par la faute d'un chauffard proxénète marseillais, apprendra-t-elle.

Compagne d'un rescapé d'Auschwitz

À 18 ans, folle amoureuse d'un garçon, elle découvre qu'il est homosexuel. «Un tremblement de terre.» Elle se jette dans les bras d'un autre, l'épouse pour se consoler. «Une stupidité, la seule chose que je regrette!» Vite divorcée, elle se retrouve sans métier, sans argent. Après quelques études d'art, de secrétariat et une formation d'hôtesse de terre, elle devient l'assistante, puis la compagne, du galeriste d'art Jan Krugier, survivant du ghetto du Varsovie et d'Auschwitz. «Jan a changé ma vie. Il m'a ouvert les yeux sur la folie humaine, moi qui avais été éduquée à croire que le monde était rationnel, explicable. Il m'a aussi montré que l'on pouvait revivre après avoir vécu l'enfer.»

Jan lui dit qu'elle écrit bien, qu'elle devrait être Françoise Giroud. Résultat: au moment où se déclare la guerre des Six Jours, en juin 1967, elle accepte le défi d'un ami qui lui propose de raconter la guerre, lui côté israélien, elle côté arabo-



PRISON D'EVIN, IRAN, 1984

«J'étais la seule à avoir réussi à entrer dans cette prison politique où le régime enfermait les condamnés à mort. Même le CICR n'était pas entré. Je pensais que personne n'allait me croire. J'ai demandé à un gardien de me prendre en photo avec un condamné à mort. C'est l'un des moments les plus forts que j'ai vécus.» DR



YÉMEN, 1977
«Cette photo a été prise durant un mariage lors de mon premier voyage dans ce pays qui est devenu ma deuxième patrie. Je n'ai pas pu prendre la mariée en photo, cela aurait été un sacrilège, mais les femmes qui youyouaient, oui. Celle du milieu est une ancienne esclave, c'est pour cela que j'ai pu la photographier sans voile.» DR



SHIRIN EBADI, TÉHÉRAN, 1984

«C'était bien avant son Nobel de la paix en 2003. Shirin était juge, mais les mollahs avaient décidé que les femmes ne pouvaient pas l'être. Elle était en danger. Je l'ai trouvée dans une maison aux rideaux fermés, dans une petite ruelle au nord de la ville. Une rencontre extraordinaire. J'ai pu la faire venir à Genève ensuite.» DR

À VOIR

«Libre!» documentaire de Nasser Bakhti, actuellement en salle. Projections en présence de Nasser et Béatrice Bakhti le 3 avril à La Neuveville (BE), le 4 avril à Neuchâtel et le 9 avril au Noirmont (JU); en présence de Laurence Deonna le 8 avril à Sierre (VS).

palestinien. C'est le début d'une extraordinaire carrière de grande reporter, qui la mène en Syrie, au Liban, en Irak, Iran, Égypte, dans les pays du Golfe, en Asie centrale, au Maghreb, en Afrique. La guerre, les conflits, les révolutions, les famines: elle n'esquive rien, jamais, va au feu, toujours. Toujours, elle privilégie le récit, les témoignages, l'immersion, la parole des femmes, qui lui ouvrent les portes de sociétés souvent patriarcales et fermées. Elle enchaîne reportages, livres, expositions de photos, va où personne

d'autre ne va, écoute celles et ceux à qui nul ne donne la parole. Elle s'engage dans les luttes féministes, préside la section suisse de Reporters sans frontières.

«Libre!» ne cache rien du terrible burn-out qu'elle traverse après quelques années de reportage. «C'était atroce. Mon corps faisait une réaction à ce que j'avais vécu enfant, puis ces guerres. Je tremblais, je pleurais. Sans les médicaments, je me serais tuée.» L'écriture lui sauve la vie, tout autant que la rencontre avec Farag. «J'ai écrit des livres, et pas seulement des ar-

ticles, pour ne pas en rester à l'écume des choses. J'aime qu'un texte soit bien écrit, amène l'information de manière agréable, poétique.» Elle aime les formules qui tranchent. Il faut l'entendre dire: «Ça me fait bander l'âme» pour comprendre Laurence l'écrivaine, l'amoureuse de la langue, la raconteuse d'histoires qui vous assied dans sa cuisine, un verre de thé devant vous, ou sur le sofa de son salon arabisant, empli de tentures, poufs, coffrets et boîtes mystérieuses, où vous restez captivé jusqu'au soir.

Aujourd'hui, Laurence Deonna a 85 ans. Elle rêve de ses parents, souvent. Elle voit son père s'asseoir au coin du lit, lui dire qu'il est désolé, qu'ils sont partis en voyage. «Les médecins et la police n'ont pas voulu que je voie leurs corps. Je n'ai jamais pu faire leur deuil. La chanson de

«Rien n'a changé! Je suis dégoûtée par ces guignols qui font la guerre, encore, toujours. Ma génération a cru en un monde meilleur, à la paix. À quoi nos luttes ont-elles servi?»

Léo Ferré «Avec le temps, va, tout s'en va» est à la fois vraie et fausse. Tout s'en va mais rien ne s'en va.»

Elle est en colère, aussi. Une colère qui la rend littéralement malade, l'envoie à l'hôpital à cause de douleurs et d'angoisses insupportables, inexplicables. «Rien n'a changé! Je suis dégoûtée par ces guignols qui font la guerre, encore, toujours. Ma génération a cru en un monde meilleur, à la paix. À quoi nos luttes ont-elles servi? On ne sait même plus quelle révolution mener! Nous sommes comme des boxeurs qui agitent leurs poings dans l'air, sans savoir contre qui se battre, qui sont les responsables!»

Parfois, elle marche jusqu'au vendeur de kebabs de son quartier pour écouter de la musique kurde et manger des falafels. Elle a l'impression d'avoir 100 ans, tant les choses ont changé. «Quand j'ai débuté, il n'y avait pas d'ordinateur, nos articles mettaient parfois trois semaines pour arriver par la poste. Nous étions comme des explorateurs qui ramenaient des choses que les gens ne savaient pas. Maintenant,

tout le monde sait tout sur tout, et rien sur rien...»

Chez elle, les rideaux sont rouges, les tapis, ses habits aussi, pantalon ample, blouse fleurie. On lui dit que ces couleurs donnent de la chaleur à son intérieur. Elle répond que le rouge est la couleur du sang, de la mort qu'elle a vu tant de fois.

Une liberté très cher payée

Elle est fière du titre du film de Nasser Bakhti, «Libre!» «J'ai fait ce que je voulais. Je ne voulais pas être une fille comme les filles de ma génération devaient être. Cela signifie aussi que je me sens libre de dire.» Cette liberté, elle l'a payée. «La solitude, le regard des autres, leur méfiance, le déracinement, l'incertitude de l'avenir...»

Son antre, le vaste bureau qu'elle occupe dans les combles de son immeuble, elle va s'en débarrasser. Elle veut donner ses archives à l'Université de Genève. Elle aimerait que le Musée de l'Élysée, à Lausanne, accepte sa collection de photographies. En juin, elle inaugurera à la médiathèque Le Boléro, à Versoix, une exposition intitulée «Cher grand-père», qui rassemble ses photos à elle et celles de son grand-père Waldemar Deonna, archéologue qui fut à la tête du Musée d'art et d'histoire. Elle écrit. Son nouveau livre s'intitulera «Les inédits de mes non-dits» - «Des histoires qui me sont arrivées et que je n'ai jamais racontées!» Sa voisine vient emmener le chien *Jasmin* pour une promenade. Pieds nus, comme elle l'est été comme hiver, son foulard flottant derrière elle, Laurence Deonna glisse sur le parquet, suit les courants d'air qui traversent l'appartement. Elle laisse les fenêtres ouvertes - c'est qu'elle a besoin d'air. Parfois, une porte claque. «Des fantômes, rien de grave.»